

engage à ne pas abuser de cette liberté pour vous créer des habitudes auxquelles Hélène demeurerait étrangère ; je sais bien que vous n'y êtes guère disposé, et que du reste l'existence de Paris se prête peu aux distractions qui, ailleurs, ont pour résultat l'abandon du foyer. Les oisifs seuls ne sentent pas le prix et le charme des heures du repos et de récréation passées au milieu de la famille, et la vie parisienne est si active que les distractions que l'on va chercher hors de chez soi, dans les cafés et les cercles, sont considérées à Paris comme des habitudes fatigantes, coûteuses et dangereuses, en ce qu'elles rendent incapable de comprendre les jouissances calmes et élevées que l'on trouve dans son intérieur. Quand la journée a été utilement employée, on éprouve le besoin du repos, et chacun sait que rien n'est plus fatigant que de *s'amuser*.

Vous voyez qu'ainsi que j'en exprimais la crainte en commençant cette lettre, je viens de prêcher un converti. Je n'ai rien à vous conseiller, sinon de continuer comme vous avez commencé : des occupations quotidiennes, sérieuses pour vous, afin d'être content de vous-même, et par conséquent des autres ; de la justice, de la bonté et de la politesse envers votre femme, afin qu'elle puisse toujours respecter et aimer votre caractère. En terminant, je vous engage à vous souvenir qu'un ménage ne peut être bon qu'en vertu de concessions mutuelles ; j'accepte volontiers, du reste, une lutte de générosité entre vous, et que chacun étudie les goûts et les besoins de l'autre, pour ne jamais les froisser, et les satisfaire dans ce qu'ils ont de légitime, autant que faire se pourra. Les mauvais ménages sont dus principalement à l'inobservance de ce système d'équilibre que vous appelez, je crois, *pondération*, c'est-à-dire respect mutuel de l'individualité, et par là, harmonie entre des forces opposées. Une association ne peut subsister et prospérer qu'à la condition de s'appuyer sur une certaine mise de fonds ; il faut dans un ménage une dose invariable de patience, d'affection et de dévouement ; ce que l'un met en moins, il faut que l'autre le mette en plus : alors adieu l'équilibre, adieu le bonheur, non-seulement pour celui qui est lésé, mais encore pour l'autre. D'ailleurs, si bien que l'on augure des femmes, il ne faut pas comp-

ter qu'elles puissent toujours avoir des vertus pour deux. Entendez-vous, mon filleul ?

— Ceci soit dit sans faire tort à Hélène.

VII.

Eh bien ! chère Hélène, d'où vient cette désolation ? Un petit changement domestique vous abat à ce point ? Ah ! j'oubliais que pour les heureux le pli d'une feuille de rose est une grave affaire et peut causer une affliction sérieuse.

Marguerite vous quitte à la suite d'une discussion : je le regrette pour vous, puisqu'elle était honnête et suffisamment habile, et je crains que vous n'éprouviez quelque difficulté à la remplacer. Mais, puisqu'il n'est plus possible de revenir sur cette décision, il faut en prendre votre parti et chercher à diminuer les inconvénients inhérents à ces petites révolutions domestiques. Vous y parviendrez en vous occupant avec patience et bonté d'enseigner à votre nouvelle domestique les habitudes qui règlent la marche de votre ménage. Seulement il faudra, si vous voulez éviter à l'avenir le gros chagrin que vous éprouvez aujourd'hui, ne pas vous départir d'une règle générale et éviter l'écueil sur lequel vous venez d'échouer. Car... il faut bien vous le dire, il ressort pour moi, de l'exposé des faits, que votre domestique n'avait pas tout à fait tort. Elle avait des qualités que vous reconnaissiez vous-même et que vos regrets établissent hautement ; mais elle était peu patiente... Eh bien ! il fallait être plus patiente qu'elle, et supporter ses défauts en faveur de ses qualités sérieuses.

Pensez-vous qu'on soit affranchi de tout ménagement envers un domestique ? Il nous doit ses services, puisque nous le payons ; — il ne nous doit pas ses vertus, et nous ne pouvons les obtenir qu'en retour de nos propres vertus, reconnues et appréciées par lui. Ce n'est pas seulement à un point de vue égoïste que je vous parle ; ce n'est pas uniquement au nom du bien-être de l'existence, troublé par des changements analogues à celui dont nous nous occupons, que je viens causer avec vous des meilleurs moyens d'être bien servi. La question dont il s'agit prend des proportions plus sérieuses à mes yeux.

Em. Raymond.

(*A suivre.*)